



Gérard Cartier

Crâne, sablier, caddie

Vanités Carré Misère de Yves Boudier
(L'Act Mem, 2009)

Voilà un livre que j'aurais aimé écrire. Que j'écrirai peut-être. L'hypothèse du livre est que « ces hommes et ces femmes que nous laissons mourir à nos pieds sont les Vanités d'aujourd'hui. Elles nous somment de conjurer la mort pour consentir à nos vies mercenaires ». Il était hasardeux d'égaliser la fatalité de l'humaine condition à la détermination sociale qui fait les exclus, mais acceptons un instant cette hypothèse (« proposition reçue, dit le dictionnaire, indépendamment de sa valeur de vérité ») : on se laisse prendre.

Yves Boudier n'est pas de ceux qui cherchent à plaire par des artifices. Sa poésie est d'une grande retenue, les images y sont rares et mesurées, les effets sombres. L'évènement souvent s'efface, réduit à quelques détails, à des traces. Ce sont des poèmes de la stupeur, de l'appréhension presque muette, qui arrachent au passé, ou à notre société, des bribes que l'on dirait sans suite : au-delà, sans doute, ce serait le silence. La prosodie renforce cet effet, par le découpage des vers, l'usage systématique du blanc, qui dilue le sens, conduisant le lecteur de façon quasiment muette parmi ces poèmes où alternent les anciens transis et les modernes gisants. Il y a pourtant, entre les deux versants du livre, une forte différence de couleur : comme un adret et un ubac.

Les objets qui signaient les vanités, dans un vocabulaire somme toute étroit, disaient certes l'impermanence, mais à partir d'eux on pouvait bâtir une esthétique. Ce fétichisme n'est plus possible. Les deux photos qui ouvrent le livre le manifestent : au-dessous d'une Vanité de 1650 de David Bailly, où sur une table s'accumulent crâne, dés, sablier, et les allégories des cinq sens, sous cette représentation presque paisible, la photo d'un trottoir : un caddie de supermarché bourré de sacs fermés, et un SDF assis contre un mur, aspirant toute l'image. Impossible de rêver. Autrefois, la figure humaine était absente, laissant tout le champ aux objets, ou figurée sous une forme dont l'imagination pouvait s'emparer : l'os nu, ou pire, la chair emportée par morceaux, où vers et scarabées s'affairent ; il n'y a plus qu'une forme enveloppée de couches de chiffons dépareillés, dont seul émerge un visage à la barbe dure couvert d'un bonnet de laine. Toutes les séductions bannies. C'est aussi ce que disent les poèmes.

Le livre est organisé en neuf séquences, introduites par un ou deux vers de la *Ballade des pendus* de Villon (*Et nous, les os, devenons cendre et poudre...*), qui embrassent l'une ou l'autre des deux époques. Les séquences du passé ne s'en tiennent pas aux classiques vanités, mais s'approprient toutes les formes de la fin du corps, sans reculer devant les plus cruelles. Une grande venaison / de cadavres.

*Les fièvres cernent
les douves*

la fosse charbonneuse s'impatiente

«... entends les cris perçants »

On cache

*les statues
sous le fumier*

Quant aux poèmes de notre société, ils s'attachent aux lieux (*la paroi insensible / des cavernes voies express*) et aux actes de la survie, sans presque que les individus apparaissent (non personnes, mais *dépersonnes*) : peu de sentiments, et les besoins élémentaires – *là bouffer dormir gueuler dormir écluser...*

*Couchés
sur les grilles*

*d'où souffle
une vie épaisse*

*flaques d'huile
de pisse*

*poussettes orphelines
écrasées
de sacs*

J'étais dans le hall du *Forum des images*, relisant le livre pour composer ma note : l'un de ces malheureux vient s'asseoir près de moi, bonnet de laine, barbe dure, parka verte déchirée au coude, chaussures à fermeture-éclair de prêtre ouvrier, et des mots décousus sur les lèvres : lire la misère *sur le motif*, dans la proximité de sa réalité. Ce spectacle est-il nécessaire à la société, comme l'affirme l'exergue (*L'ordre social est à ce prix*, dit Patrick Declerck) ? Comme ces libertins qui accrochaient une vanité au-dessus du lit où ils recevaient leur maîtresse, et tiraient du rappel de leur fin, avec un supplément de jouissance, une injonction d'avoir à vivre, ainsi peut-être, dans l'image de ceux que nous aurions pu devenir – que nous pourrions rejoindre d'un seul frémissement de la grande roue sociale – lisons-nous une sommation : d'avoir à lutter pour rester debout. *Nous disent prends soin de toi.*

*Leurs yeux
sont nos miroirs*

*ils imposent
le vertige*

*: retourne
ces images*

vers le sol

On sait gré à Yves Boudier de s'occuper d'autre chose que du seul acte de l'écriture, d'avoir choisi son sujet dans le siècle, et de ne pas avoir cédé au *je* qui l'aurait incarné. Si le *je* est absent, si la langue n'accorde rien aux anciens vertiges, c'est pour nous jeter devant le spectacle de la mort, ou celui de ces êtres qui semblent lui faire pendant dans le siècle, et que contemplant le tableau de notre fin, sociale ou terrestre, nous soyons en effet ramenés à nous-mêmes.

Saluons ici l'infatigable activité d'Henri Poncet en faveur de la poésie, à la tête des éditions Comp'Act d'abord, puis d'Act'Mem, dont on apprend la liquidation : la barque chargée de livres s'est brisée contre la société courante. Son beau catalogue sera-t-il lui aussi liquidé ?